



FRÉDÉRIC
COUDERC
Et ils boiront
leurs larmes

ROMAN

Flammarion

Extrait de la publication

FRÉDÉRIC COUDERC

Et ils boiront leurs larmes

ROMAN

«La débâcle familiale lui sautait aux yeux et tenait en quelques mots : son frère était emprisonné après avoir attenté à la vie d'un Allemand ; en représailles, sa maison de champagne avait été saisie. Sa mère, malade, basculait progressivement dans un autre monde, souvent prostrée, parfois démente, de temps en temps lucide. Trois événements distincts qui se nourrissaient les uns des autres, trois coups frappés à la porte du malheur. »

Décembre 1940. Fraîchement débarquée de New York, Véra Keller retrouve le domaine familial qu'elle a quitté cinq ans plus tôt. Sous l'autorité d'un Weinfürher chargé par Hitler de fournir le Reich en bulles fines et légères, la collaboration se met en place entre Reims et Épernay. Révoltée par la France de Vichy, courageuse, insolente, Véra doit faire face au chantage, à la gestapo qui rode, aux vieux ennemis qui parient sur sa chute, à la perte d'êtres chers... L'aide inattendue d'un jeune Allemand qui n'a jamais cru à la propagande nazie empêchera-t-elle la terrible descente aux enfers qui attend Véra ?

Né en 1965, Frédéric Couderc a déjà publié trois romans, dont le remarqué *Que saignent les vignes du roi*.

Flammarion

Extrait de la publication

Et ils boiront leurs larmes

DU MÊME AUTEUR

Romans

Que saignent les vignes du roi, Flammarion, 2009 ; J'ai Lu, 2011.
La Dernière Danse d'Isadora, Anne Carrière, 2006.
Prince Ébène, Presses de la Renaissance, 2003 (Prix Révélation Forêt des Livres, 2003) ; Pocket, 2005.

Récits, Beaux livres

Inside Africa (photographies de Deidi von Schaewen), Taschen, 2006.
Savoir goûter le vin (avec Enrico Bernardo, meilleur sommelier du monde), Plon, 2005.
Kifé la violence, Plon, 2001 ; J'ai Lu, 2002.
Les RG sous l'Occupation, Olivier Orban, 1992.
Victime et Bourreau (avec Frédéric Brunquell), Calmann-Lévy, 1989 ; Pocket, 1990.

Frédéric Couderc

Et ils boiront leurs larmes

roman

Flammarion

© Flammarion, 2011
ISBN : 978-2-0812-7859-2

Tu es belle, Hélène... Si belle que te regarder est une souffrance. C'est une joie, et une souffrance.

Le Dernier Métro, François Truffaut.

Je n'ai vu aucun de vous, messieurs, à Londres. Ma foi, vous n'êtes pas en prison.

Charles de Gaulle recevant les délégués
du Conseil national du patronat français,
janvier 1946.

Pour *mon* père, si résistant.

Le 20 décembre 1940, tôt dans l'après-midi, Véra Keller décolla du Marine Air Terminal de La Guardia à bord d'un hydravion de la Pan American. Sa destination était Lisbonne, et au-delà son vignoble de Champagne qu'elle comptait rallier en franchissant les rares frontières épargnées par la guerre. Alors que l'appareil survolait Manhattan, elle admira par le hublot l'île qui lui avait tant donné. D'où qu'elle regardât, les buildings scintillaient et lui renvoyaient un éclat mélancolique.

Rapidement, des passagers tentèrent de lier conversation avec elle. Véra leur opposa un sourire poli et des yeux un peu las. Inutile d'insister. Pour se détendre, elle dégusta du champagne. Ses souvenirs remontèrent à la surface comme des bulles à la fois douces et amères : cinq ans auparavant, à bord du paquebot Normandie, elle avait traversé l'Atlantique avec la secrète promesse de ne jamais réserver un siège de retour vers la France. Finalement, on ne lui avait pas laissé le choix, elle devait rentrer. Depuis, une sourde appréhension l'étreignait. Et maintenant l'hydravion glissait sur le ciel bleu et les fuseaux horaires, l'emmenant vers son pays et sa famille en plein chaos.

Première partie

RAISINS AMERS

Véra ne comptait plus les frontières traversées ni les kilomètres parcourus depuis New York. Le train venait de la déposer en gare d'Épernay. Lassée, épuisée, elle achevait à pied un périple de trois jours. Devant elle, rectiligne, se présentait l'avenue de Champagne.

Entre chien et loup, la pluie cinglait les pavés et les hôtels particuliers. À travers les hautes grilles ouvragées, les maisons Moët, Perrier-Jouët, Pol Roger, De Venoge, laissaient deviner leur parc dans un halo fantomatique. Le regard de Véra errait d'un souvenir à l'autre. Où étaient passés les négociants, les tonneliers, les cavistes, les fabricants de bouchons et les employés de commerce qui peuplaient la plus *dégustable* avenue du monde, selon le mot de Churchill ? Ce 23 décembre 1940, l'Allemagne accablait la zone occupée d'un fardeau de nouvelles lois pesantes. Les habitants se terraient chez eux par crainte du couvre-feu. La propagande en lettres gothiques noires entremêlées de svastikas s'étalait sur tous les murs.

Véra se dirigeait en limite du faubourg, non loin des Champagnes Mercier. Sa famille possédait la maison Keller, cinq clos classés grand cru, un cellier, des caves, et une villa nommée *Bel-Air*. L'ensemble avait taille humaine.

Les visiteurs entraient par un portail toujours entrouvert. C'est là qu'elle avait grandi.

*

Parvenue devant chez elle, elle posa sa valise et balaya les quelques mèches de cheveux trempés qui lui voilaient les yeux. Elle avait envie de respirer le parfum montant de l'allée bordée de sapins, de recouvrer son souffle. Elle voulait prendre son temps aussi, après ces cinq années d'absence et de pesant silence.

Elle s'étonnait de ne pas avoir encore croisé de soldats allemands en patrouille, baïonnette en bandoulière, de la chape de solitude vert-de-gris, qui nimbait les rues de cette ville qu'elle avait aimée, puis honnie, de l'extraordinaire absence de bruits autour d'elle. Ni sons des métiers du vin, ni voix des cavistes ou des artisans. Ni bruits de bottes, ni chants militaires, non plus. Mais après tout, n'était-ce pas mieux puisqu'elle souhaitait rester la plus discrète possible ?

Secouée d'un frisson glacial, elle s'avança sous la nuit qui s'étendait. Lorsqu'elle se présenta devant *Bel-Air*, le crépi rose fané de la façade virait au mauve. Parvenue sur le perron, elle ôta ses gants et frappa aux volets à deux battants qui barricadaient la porte d'entrée. Pas de réponse. Elle renouvela le geste plusieurs fois. Toujours rien. Alors elle se décida à crier :

— Marguerite, c'est moi, Véra, ouvre. Dépêche-toi, il pleut à verse !

Comme sur l'avenue de Champagne, elle ressentit soudain un vide menaçant. Le monde de son enfance tombait décidément en miettes...

Elle tourna la poignée en vain et riva ses yeux sur les fenêtres de la façade. Elle ne s'était pas annoncée, et voilà une conséquence qu'elle n'avait pas voulu envisager depuis New York : personne pour accueillir la fille prodigue. Mais

quel danger redoutait-elle pour ne pas s'être résolue à passer un simple coup de téléphone ?

Quel retour ridicule, songea-t-elle, à la fois agacée contre elle-même et le sort qui s'acharnait. Elle devrait enjamber une porte-fenêtre, briser un carreau, se frayer un passage. Mais d'abord il lui faudrait se débarrasser de son chapeau cloche, de son manteau, et des bottines à talons Pégusia qui l'encombreraient pour pénétrer chez elle.

Elle allait s'exécuter quand la voix de Marguerite se fit entendre :

— C'est toi, Véra ? C'est pas possible, pas possible...

Émue, la bonne s'activa pendant une éternité sur l'anneau au diamètre gigantesque du trousseau de clefs que Véra l'avait toujours vu manipuler. Libérant la serrure, elle ouvrit enfin un volet et, instinctivement, malgré les années d'absence, d'incompréhension, de rancœurs familiales, ses bras tendres et puissants empoignèrent la jeune femme comme lorsqu'elle était petite.

Marguerite était entrée au service des Keller en 1915, juste après la mort de son mari abattu dès les premières offensives. Au bout du compte, sa vie avait été bienheureuse à *Bel-Air*, surtout le temps passé à éduquer les enfants. Aussi, serrée au creux des rondeurs accueillantes de sa nourrice, Véra se sentit-elle tout à coup fragile comme une bulle de savon.

*

Il y avait dix-huit pièces dans la villa, toutes meublées d'antiquités, encombrées de tapis, débordant de tableaux et de trophées de chasse. Non loin du vestibule, l'immense cuisine à l'ancienne où elles entrèrent exhalait un parfum de fumée. Depuis toujours, le poêle à bois refoulait. À la vision des ustensiles, des placards, des étagères et de l'évier en pierre, Véra, contre toute attente, éclata en sanglots.

Alors qu'elle s'était imaginée forte, indifférente au poids de l'héritage et de son nom, l'impression que le son de la bouilloire sifflant lui susurrait : « Tu as été élevée dans les vignes. Dès que tu sortais de l'école tu avais l'ordre d'y rejoindre père et mère. Qu'est-ce qui t'as pris de filer en Amérique ? Mais tout est bien, tu es là maintenant », l'étreignit.

Marguerite s'affaissa sur une chaise et questionna, larmes aux yeux elle aussi :

— Ça fait si longtemps que tu es partie, ma petite... Tu as belle mine, tu es même de plus en plus ravissante... Mais avec la guerre, comment as-tu fait pour revenir ?

— Par avion, déglutit Véra, tentant de mieux contenir ses émotions. Il y a une ligne New York-Lisbonne, *via* les Açores, qui fonctionne normalement. Au Portugal, je pensais prendre le train jusqu'à Madrid, mais j'ai eu de la chance : un appareil décollait pour Barcelone le jour de mon arrivée. En fait, le plus compliqué a été de ne pas se perdre dans Port-Bou, complètement détruit depuis la guerre civile. Tu savais que l'Espagne ne souffre pas de privations ? J'ai même dévoré une viande très tendre dans une auberge. Le café était délicieux... Au poste de douane, les fonctionnaires n'en sont pas revenus de me voir rentrer en France, toute seule, à contre-courant des réfugiés fuyant les nazis ; ils m'ont donc laissé passer sans poser la moindre question. J'ai ensuite marché jusqu'à Cerbère et grimpé dans un train pour Perpignan, un tortillard qui longe la mer et a fini par remonter sur Lyon.

Véra alluma une Lucky Strike, inspira une longue bouffée, et poursuivit de sa voix un peu rauque, après avoir envoyé valser ses chaussures sur les carreaux de la cuisine avec désinvolture :

— Je n'ai pas eu de problème non plus pour franchir la ligne de démarcation. L'ambassadeur de France à

Washington m'avait délivré un sauf-conduit. C'est un vichyste, tu verrais sa tête, surtout sa moustache, totalement improbable, presque à la Hitler... Le reste du voyage a été facile. Trois jours tout de même, d'ouest en est, du sud au nord.

— Tu as faim ? s'enquit brusquement Marguerite comme si le sort du monde en dépendait.

Le retour de Véra lui rendant son utilité, elle se retrouvait en terrain connu, celui de l'attention aux autres, du soin des cœurs et des bouches, et ne voulait pas déroger à sa légendaire hospitalité.

— Merci, mais je ne peux rien avaler. Je préfère une tisane.

Marguerite s'affaira tandis qu'un silence un peu pesant s'installait. Devant sa tasse, Véra tambourinait la table avec sa petite cuillère. Ses idées tournaient en rond. La débâcle familiale lui sautait aux yeux et tenait en quelques mots : son frère était emprisonné après avoir attenté à la vie d'un Allemand ; en représailles, sa maison de champagne avait été saisie. Sa mère, malade, basculait progressivement dans un autre monde, souvent prostrée, parfois démente, de temps en temps lucide. Trois événements distincts qui se nourrissaient les uns des autres, trois coups frappés à la porte du malheur.

D'assez loin, elle entendit Marguerite raconter le fil des événements :

— Ah ! mon Dieu, ça s'est passé si vite ! Le 10 décembre, parce qu'il refusait la mainmise des Allemands sur nos terres, ton frère a voulu tuer ce *Weinfürher* nommé par Hitler. Mais il a raté son attentat ! Mon Dieu, mon Dieu... On l'a immédiatement emprisonné à Reims. Le 15, on a reçu la visite d'un administrateur provisoire chargé de tout liquider : les vignes, le cellier, les stocks en réserve. C'est un Français ; Legendre, il s'appelle. Il a tout de suite placardé à l'entrée de *Bel-Air* une affiche rouge informant la population de la saisie

de la maison et de sa vente dans les quatre semaines. Tu as vu l'avis ?

— Non, je n'ai pas fait attention. Mais tu dis qu'il a été posé voilà plus d'une semaine déjà : c'est donc qu'il en reste à peine trois de procédures pour se battre. Nous avons en gros jusqu'au 15 janvier. Cela devrait être suffisant...

— Tu as un plan en tête ? s'illumina Marguerite.

— Je m'angoisse d'abord pour Philippe. Toujours pas de nouvelles ?

— Rien...

— Et maman, tu la trouves comment ? relança Véra en posant ses mains sur celles de Marguerite.

— Elle n'a pas pu affronter cet enchaînement de catastrophes. Tu sais, elle est très malade. Je lui donne chaque jour un bain de tilleul et trois fois par semaine une injection d'insuline. Elle est finalement calme, dort beaucoup grâce aux tranquillisants, mais on ne peut rien espérer d'elle. Quel malheur !

Véra détourna son regard vers la fenêtre. Dehors, l'obscurité était complète. Ce soir, elle voulait éviter la confrontation avec sa mère. Marguerite l'avait régulièrement informée, par téléphone, du mal fulgurant qui l'avait gagnée, lequel s'était manifesté d'abord par des absences – les signes précurseurs existaient peut-être depuis longtemps, mais personne n'y avait prêté attention –, puis de nombreuses incohérences. Désormais, elle était la proie d'accès de démence. Le médecin familial estimait qu'elle souffrait de stress mental. Elle chassait des fantômes et entendait une voix intérieure la harceler en allemand. Un aliéniste, venu à son chevet, avait décrété qu'on ne pouvait la soigner, mais qu'un traitement à base de dioxyde de carbone limiterait l'oxygénation du cerveau et attaquerait les virus colonisant son esprit. Somme toute, la situation était désespérée.

Terminant sa tisane, Véra se sentit de nouveau dévastée par la fatigue. Elle surmonta sa réticence :

Composition et mise en page



N° d'éditeur : N.01ELIN000190.N001
Dépôt légal : septembre 2011